



LE GRAND ÉCHO

ABONNEMENTS	
PAR AN	10 fr.
PAR SEMESTRE	5 fr.
PAR TRIMESTRE	2 fr. 50
PAR QUINZAINE	1 fr. 25
PAR JOUR	0 fr. 50
PAR AN	10 fr.
PAR SEMESTRE	5 fr.
PAR TRIMESTRE	2 fr. 50
PAR QUINZAINE	1 fr. 25
PAR JOUR	0 fr. 50

du Nord et du Pas-de-Calais

Causerie du DIMANCHE

Une histoire de bandits

LES "POLLET" D'IL Y A UN SIÈCLE

Comment M. et Mme. Pembrouck connurent Salembier dit Lenoir et les Chauffeurs

Le souper s'achevait. C'était un plantureux repas des Flandres. Sur la nappe luisante de solide toile à tablettes rouges et blanches avaient été servis, tour à tour, le potage d'herbes, vert comme une prairie récemment fauchée, une omelette striée de cerfeuil coupé menu, des saucisses à la peau craquelée et rissolée parmi les épinards et la compote de pommes, de larges tranches de jambon accompagnées de cœurs de blondes laitues. Dans les « pintes » de grès, on avait versé abondamment la bonne bière mousseuse qui, chaque fois que les lèvres s'approchaient pour boire causait aux narines un picotement agréable comme si l'on avait respiré subitement toutes les houblonnières en fleurs de Bailleul ou d'Hazebrouck ... L'atmosphère lourde de ce soir d'été, les rasades fréquemment renouvelées, la digestion opérante, les conversations animées allumaient les visages des gens de la maison attardés autour de la table barlongue. Même, une brume d'ivresse joyeuse commençait de flotter à l'arrière-plan des yeux de Germain Pembrouck, le fermier.

Ses paupières clignotaient au fond d'une figure épanouie plus rouge encore que de coutume.

Germain Pembrouck était heureux. Il avait, ces jours-ci, conclu un excellent marché ; une aubaine inespérée lui était venue. Depuis deux ans et davantage, il gardait dans ses granges le lin de la saison, hésitant à la vente, car les affaires n'allaient guère. Les marchands en gros et les « échangeurs » achetaient à vil prix, par petites quantités, et payaient en assignats. Le papier-monnaie n'avait jamais été en faveur près des campagnards. Or, maintenant que la dépréciation s'accroissait, nul n'en voulait plus. Pembrouck n'était point sot. Il avait préféré courir les risques de l'attente et regardé venir des temps propices. Et voilà qu'un jeune marchand de Lille, M. Pierre Milon, s'était présenté, envoyé par un maître « toilier » d'Armentières. M. Milon avait inspecté la réserve de « bonjeaux », palpé la fibre, apprécié en homme entendu, puis acheté. Il avait, tout à l'heure, payé en bon argent et espèces sonnantes, en doubles louis et couronnes de six livres. Aussi Pembrouck avait fait de M. Milon son hôte. Il l'avait traité royalement, après l'avoir persuadé qu'il était peu sûr de regagner la ville par des chemins de campagne que Salembier et ses Chauffeurs parcouraient en tous sens. L'autre avait résisté mollement à cette invitation. Il avait, sans trop de regrets, laissé conduire à l'écurie, près des percherons hauts et gras du fermier, la belle jument aubère qu'il montait. Seulement, M. Milon n'avait consenti que sur la promesse qu'on lui rendrait, à Lille, cette visite, un prochain

jour. Le marchand avait décidé du savoir-vivre et il était généreux. Il avait demandé la permission de suspendre, en don de joyeuse rencontre, disait-il, au cou de Mme Pembrouck une massive chaîne en or qui retenait une montre d'Allemagne. Mme Pembrouck s'était récriée pour la forme. Confuse et flattée de ces gentilleses, elle avait cependant glissé le bijou dans son corsage. Attentive, elle percevait nettement, contre sa poitrine, à gauche, le bruit rythmé du mécanisme qui alternait avec les battements plus précipités de son cœur. Elle regardait M. Milon à la dérobée. Une fois, comme le marchand avait souri, en la fixant, elle avait laissé, d'émotion, tomber le sucrier.

M. Pembrouck s'autorisa de la maladresse de sa femme pour hasarder une plaisanterie : « Sucre renversé, nuit de malheur », déclare le proverbe. « Mme Pembrouck, y aurait-il péril en ma demeure ? » Et, la satisfaction le rendant expansif, le fermier passa aux confidences.

- Je ne suis pas superstitieux, expliqua-t-il. Mme Pembrouck n'a jamais vu Lille et vous comprenez son trouble. Lille, c'est pourtant tout près ; mais nos « blancs bonnets » s'absentent difficilement. Tout tombe à propos. J'ai justement des comptes à régler avec Mlle de Villers, ma propriétaire. La vieille comtesse estime que la République devient de moins en moins bienveillante pour les ci-devant. La citoyenne vend ses biens et se propose d'émigrer. Moi, depuis tant d'années que je paie fermage, c'était mon ambition d'acquérir la « cense » que j'occupe. J'ai économisé, liard par liard. Seulement, au moment d'aboutir,

les lins restaient en tas, le blé en sac et pas moyen de parfaire la somme. Aujourd'hui, on respire, c'est fait !

- Et cette somme est élevée, sans doute ? questionna M. Milon.

- Rondelette, citoyen, rondelette et payable en bonne monnaie, souligna Pembrouck. Par le temps qui court, d'avoir tant d'or chez soi, même bien caché, le sommeil devient léger !... Vous étonnez-vous encore que ma ferme soit gardée comme une forteresse ? Salembier et ses Chauffeurs rôdent toujours !

- Ils ont attaqué, l'autre nuit, une « cense » à Esquermes, dit Milon. La mienne peut supporter un assaut des bandits et de leur fameux capitaine Lenoir. Le fossé qui entoure la maison est large et bourbeux ; j'ai fait mettre de rudes barreaux aux fenêtres ; des tringles en fer verrouillent la grand'porte. On n'ouvre qu'à bon escient et mes dogues préviennent à la moindre alerte.

- J'ai entendu affirmer, assura Milon, que les Chauffeurs empoisonnent les chiens de garde. Vos domestiques sont-ils sûrs ? On a vu des « carretons » de complicité avec Salembier.

- Tous les hommes qui travaillent ici couchent à la ferme. Ils me sont tous bien connus et j'en répons. A tour de rôle, l'un d'eux veille à la porte. En cas de danger, la cloche des repas donne l'alarme ; mes gens sont prêts à l'attaque et seraient de fiers défenseurs. Et puis, il y a les chasseurs de Lille qui, chaque décadi, opèrent des patrouilles.

- Alors, conclut le marchand, buvons à la prospérité qui récompense votre entente des affaires.

- Et Dieu nous préserve du capitaine Lenoir, accentua Mme Pembrouck, en remplissant les gobelets.

- On le dit pourtant beau garçon. Fit M. Milon. Je me suis laissé conter que sa vue impressionne

beaucoup les femmes.

- C'est un homme redoutable, reparti M. Pembrouck. Il paraît qu'on ne le voit que masqué ou le visage barbouillé de suie ?

- On m'a affirmé, au contraire, poursuivit le marchand, qu'il allait le plus souvent à visage découvert. Mais là où il s'introduit ainsi, il ne reste, après son passage, âme qui vive. On le dénoncerait, parbleu !

Et M. Milon raconta de récents forfaits, évoquant les heures sinistres pour les villageois rôtis aux crémaillères afin de livrer leurs trésors et les métairies flambant aux horizons, la nuit, comme des torches.

Un coup prolongé ébranla la porte de la cour. Mme Pembrouck frissonna. Pembrouck, que l'ivresse gagnait tout à fait, rit de cette frayeur : « Madame Pembrouck, dit-il, je vous annonce le capitaine Lenoir. »

Et à M. Milon : « Soyez sans peur ; c'est le brigadier Lansdrinck et la patrouille. Un drôle de corps, ce Lansdrinck ; figurez-vous ... »

Le garde de nuit, entré tout affairé, brusqua la narration.

- Notre maître, il est l'heure de la patrouille, mais je ne reconnais pas la voix du chef.

- Demande la feuille du brigadier, ordonna M. Pembrouck, on verra bien ...

Le domestique revint bientôt avec un papier déplié. Pembrouck lut et le tendit à M. Milon : « Non ! ce n'est pas encore cette fois que nous ferons la connaissance de Salembier. Voyez plutôt. La feuille du régiment est bien en règle : les chasseurs font leur tournée ... Guislain, fais entrer ces braves ; ils seront de la fête : un soldat, ça sait boire !

Un brigadier entra avec quatre hommes. Après le « salut et fraternité » d'usage, il s'excusa. Lansdrinck n'était pas de service

de ce côté : il surveillait le Moulin-Tonton. Une dénonciation l'avait averti que le capitaine Lenoir devait opérer là. Si on réussissait enfin, ah ! quelle capture et quel débarras !

Les récits reprirent de plus belle. Le brigadier était bavard et en oubliait l'heure. M. Milon questionnait. Pembrouck n'entendait pas signer la feuille de route tout de suite et expédier aussi vite les militaires. Il commanda en conséquence à Guislain d'attacher les chevaux de patrouille dans la cour. Un des chasseurs dit : « Je vais aider ; ma bête est ombrageuse. » Il resta longtemps dehors. Il n'y eut que M. Milon à s'en apercevoir. Quand l'homme rentra, le brigadier disait :

« C'est égal, si le capitaine Lenoir survenait, ça lui en ferait une surprise ! »

- Qu'il vienne ! qu'il vienne ! bredouillait Pembrouck. Je mourrais content, si je le tenais là, devant moi, face à face.

- Sois heureux, citoyen fanfaron, dit le marchand, et regarde. Je suis le capitaine Lenoir. Et, il appuyait l'acier d'un pistolet à la tempe droite du fermier.

Debout, les quatre chasseurs regardaient ce geste, impassibles :

- Et maintenant, où est l'argent ? Mme Pembrouck poussa un cri et s'abattit sur le carrelage ...

Une heure plus tard, dans l'aube blanchissante, une longue clameur montait. D'Haubourdin, de Beaucamps, d'Ennetières, à travers les champs d'avoine, de betteraves et de luzernes, des gens couraient : « Au feu ! au feu !... C'est la ferme Pembrouck qui brûle ! »

LÉON BOCQUET.